

Dans les premiers jours d'octobre 1809, Napoléon se trouvant à Schönbrunn où l'on traitait alors de la paix avec l'Autriche, s'entretenait avec le grand-marshal Savary, l'un de ses aides-de-camp, des attentats qui pouvaient être médités contre sa personne et leur montrait à cet égard beaucoup d'incrédulité. Duroc et Savary étaient loin de partager la sécurité de l'empereur ; Savary surtout insistait sur cette circonstance qu'il avait des rapports confidentiels où on le prévenait que plusieurs individus avaient reçu du cabinet de Vienne la mission de se défaire de lui.

— Bah ! dit l'empereur, je sais en effet que le prince de Litchesten a dit dernièrement à Champagny dans une de leurs conférences, qu'il y avait en Allemagne des têtes montées contre moi, mais que les souverains étrangers avaient repoussé avec horreur les offres qui leur avaient été faites à ce sujet. On met cela en avant, ajouta-t-il, pour nous rendre plus coulants sur les conditions du traité ; c'est fort adroits sans doute, mais ils n'y gagnent rien. Et d'ailleurs quel est l'homme qui oserait tenter un coup sur moi ?

— Ma foi, sire, répliqua le duc de Borigo (Savary), il en est qui en seraient capables, car, bien que votre majesté échappe toujours aux hasards des combats, sa vie n'en est pas moins dans la main d'un séide.

— Allons donc, Savary, vous êtes fou ! personne ne veut mourir, et ici il faudrait y être bien résigné !

— Oui, sire, mais il ne faut que cela.

Il fut ensuite question de la possibilité d'un attentat par en-prisonnement, Duroc parut croire que ce moyen était le seul qui pût être tenté, parce qu'il laisserait au coupable l'espoir de l'impunité. Savary se rangea à cet avis, mais Napoléon haussa les épaules en disant avec impatience :

— Vous savez bien, Duroc, que Berthollet m'a enseigné jadis une précaution infailible. Nul poison n'ayant d'action par les voies extérieures, il me suffisait au moindre goût âpre ou insolite d'une boisson, de la rejeter à l'instant. Allez, allez, ajouta-t-il avec un demi-sourire, si jamais je suis empoisonné ce ne sera que par *Fournaud* ou par *Réchaud*, et certes, il n'y aura pas préméditation de leur part.

Cette conversation en resta là.

Tous les jours à midi, Napoléon passait, dans la cour du château de Schönbrunn, une grande parade à laquelle il faisait venir successivement les hommes qui sortaient des hôpitaux, afin de s'assurer par lui-même s'ils avaient été bien soignés ; cette revue attirait toujours beaucoup de monde. Le jeudi 12 octobre, après avoir descendu le perron du château, il traversait la cour pour gagner la droute du régiment qui formait la première ligne, lorsqu'un jeune homme vêtu à peu près comme le sont les employés d'administration à l'armée, tâcha de s'approcher de l'empereur en se portant en hâte du côté où il se trouvait. Le prince Berthier remarqua ce mouvement, et piquant son cheval pour devancer l'inconnu :

— Où allez-vous lui demanda-t-il.

— Je veux parler à l'empereur.

— On ne parle pas ainsi à l'empereur : retirez-vous.

Et sur un signe les sentinelles, échelonnées çà et là pour contenir les curieux, font écarter le jeune homme ; mais peu après, le même individu, en passant derrière la ligne des grenadiers, cherche de nouveau à gagner la tête de la colonne ; Rapp, qui l'a remarqué aussi, court à lui et cette fois le repousse assez durement. Enfin comme il le voit persister à passer outre, il appelle un gendarme d'élite et lui donne l'ordre de s'emparer de l'importun et de le conduire au poste du palais. D'autres gendarmes arrivèrent bientôt, et, tandis qu'ils conduisent le prisonnier, l'un d'eux sent quelque chose de résistant sous le côté droit de sa redingote ; on le fouille ; on trouve un couteau de cuisine dont la lame, longue de dix pouces